

Carême 2021

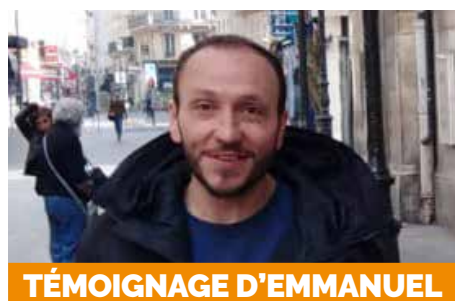
Mémoire



3 QUESTIONS À

Maria Biedrawa

Ancienne salariée Captifs p.7



TÉMOIGNAGE D'EMMANUEL

**Personne accueillie
de Paris Centre p.8**



40 ANS DES CAPTIFS

1981-2021 p.10

Édito

Quelle histoire ?



C'est la première tournée d'Adrien avec nous, et il est en pleine discussion avec S.. Elle lui raconte en détail sa drôle de vie : sa famille atypique, les accidents, la descente et son envie d'avancer aujourd'hui. Adrien est grave, il lui sourit, il la relance. Il est heureux, et en rentrant, il pourra raconter cette histoire extraordinaire à ses proches.

Sur le chemin du retour, nous partageons entre nous sur les personnes rencontrées. Adrien nous rapporte son échange avec S. ; c'est assez différent de ce qu'elle avait déjà raconté. Pourquoi raconte-t-elle à chaque fois une nouvelle histoire en semblant si sincère ? Parce qu'elle a des trous noirs qu'elle essaye de combler ? Parce qu'elle cherche l'histoire qui justifie sa présence à la rue ? Parce que ce qu'elle a vécu n'est pas « racontable » ou nécessite plus d'intimité que cette rencontre dans la rue ? Ou plus simplement parce qu'elle raconte à chacun d'entre nous l'histoire que nous avons envie d'entendre ?

C'est très déstabilisant car nous aimerions partager en vérité avec elle sur son vécu. Mais nous savons que pour l'instant, il nous faut simplement accueillir son histoire, sans chercher à démêler le faux du vrai, sans chercher à comprendre. Il nous faut accepter que l'histoire de S. nous échappe, et admettre que la richesse de notre présence auprès d'elle toutes les semaines, ne s'appuie pas sur nos histoires échangées.

Heureusement, petit à petit, nous allons construire des souvenirs communs, avec les tournées régulières, les repas et les séjours partagés, notre présence dans ses hauts et ses bas.

Un jour, elle racontera peut-être son histoire à l'un d'entre nous, parce qu'à l'occasion d'un accompagnement social, il aura été nécessaire de retracer précisément son parcours, ou parce qu'elle a accepté un suivi psychologique qui a dénoué des blocages. Un temps fort vécu ensemble pourra aussi permettre de créer une intimité facilitant les échanges.

Dans tous les cas, il est probable que dans la rue, elle continuera à inventer de belles histoires censées satisfaire notre curiosité.

Les rencontres dans la rue avec des personnes comme S. nous rappellent qu'une relation fraternelle peut se nouer en respectant le mystère et la complexité de la personne, et qu'elle peut même se passer de mots : la présence physique, un sourire, un regard créé des liens durables et sincères. ●

Jean-Damien Le Liepvre, *Président*

Introduction



Le matin, sème ton grain

À l'automne dernier, nous devions rencontrer Mgr Eric de Moulins-Beaufort à l'occasion de la Table Ronde des Bernardins. Compte-tenu de la situation sanitaire, nous avons été contraints d'annuler l'événement. Cependant les 4 Mains Nues de l'année 2021 seront l'occasion de découvrir les thèmes de son livre « Le matin, sème ton grain » : la lettre de réponse au Président de la République sur l'interpellation qu'il a lancée aux responsables des cultes.

Lors de sa dernière rencontre avec les responsables des cultes en France, le Président de la République avait exprimé le souhait que chacun d'entre eux puisse contribuer à une réflexion nationale sur les enseignements à tirer de la lutte contre la Covid-19 et sur l'avenir que les religions voient se dessiner. La Conférence des évêques de France (CEF) publie la lettre de réponse personnelle de Mgr Eric de Moulins-Beaufort, archevêque de Reims envoyée jeudi 28 mai au Président de la République. Ce texte d'une soixantaine de pages s'articule autour de quatre mots-clés : mémoire, corps, liberté et hospitalité qui seront les 4 thèmes des Mains Nues de l'année 2021. ●



N'hésitez pas à nous faire part de vos réactions :
 Mains nues | Clémence Noton | c.noton@captifs.fr
 Aux captifs, la libération | 33 avenue Parmentier, 75011 Paris

ZOOM SUR

La visite de l'archevêque Mgr Michel Aupetit



À l'occasion de la Journée Mondiale des Pauvres, l'antenne Saint-Vincent-de-Paul à Paris 10^{ème}, a reçu la visite de l'archevêque Mgr Michel Aupetit du Diocèse de Paris lors de l'accueil de jour.

Cette visite a vraiment été un moment privilégié pour l'antenne. Personnes accueillies, bénévoles et salariés ont eu la chance d'échanger avec l'archevêque. Certains ont même partagé une partie de dominos avec lui. L'antenne dispose d'un Espace Solidarité Insertion (ESI) « Chez Monsieur Vincent » qui est un lieu d'écoute et d'expression, dans un cadre convivial. Des activités sont proposées avec pour objectif la restauration de l'image

de soi (ateliers d'expression artistique, sportifs et culturels), la reprise de contact avec la réalité (par le biais de la presse) et une ouverture plus grande à un vivre ensemble (jeux et discussions). Un accompagnement personnalisé vise à favoriser l'émergence chez la personne elle-même d'une conscience de sa dignité d'être humain, qui lui permet de (re) trouver les ressources profondes nécessaires à la construction d'un nouveau projet de vie et de réinsertion. ●

Comme le disait Mgr Michel Aupetit lors d'une Session Fraternelle des Captifs en 2019 : « Il ne faut pas séparer les pauvres de l'Église, puisqu'ils ne forment qu'un. Les pauvres sont l'Église, il n'y a pas de division. Le message de Patrick Giros était clair dans ce qu'il a fait, il allait droit vers les pécheurs. Il n'était pas là pour récompenser les justes, il était là pour les exclus. Avec les Captifs, les personnes viennent chercher un regard et un sourire, parce qu'elles n'en trouvent pas beaucoup sur leur route. L'Église peut toujours faire plus, et l'Église c'est nous tous ».

TÉMOIGNER

DANS
LA VILLE

Patrick Giros

Fondateur de
Aux captifs, la libération



« Quand on rencontre les gens dans la rue, parfois on réveille la souffrance en faisant resurgir la conscience ou la mémoire.

Ne sommes-nous pas tous des êtres souffrants ? C'est à ce niveau de compassion que la rencontre se fait parfois entre êtres humains, de chair et de larmes, de silence et de lumière. » ●

Père Patrick Giros

**« Noël, c'est un sentiment heureux.
On aime être ensemble. Tout le monde
est ouvert et joyeux à Noël ! »**

Robert



« On est comme une famille ! »

Momo





« L'amour fraternel c'est quelque chose qui est important sur notre terre. Il ne faut pas aimer que ses amis, mais aussi ses ennemis. Faire la paix avec les autres et avec sa famille. Apprendre à connaître ses ennemis, en parlant, en faisant un sourire. »

Brigitte



« J'ai un sentiment d'existence et de reconnaissance depuis que je viens travailler à l'atelier. »

Betty



Point de vue d'un salarié Captifs

Laury Lesueur est psychologue clinicienne, chargée de mission en addictologie depuis 2016 aux Captifs. Elle intervient sur le pôle précarité de l'association. Particulièrement exposée à la question de la mémoire avec les personnes accueillies, elle nous explique comment les accompagner dans une démarche résiliente.

Son travail s'articule autour de 4 missions. La première est la rencontre des personnes sur les temps d'accueil, pouvant être ensuite prolongée par un accompagnement individuel pour celles qui le souhaitent. La deuxième est le développement du partenariat avec les structures médicosociales spécialisées en addictologie. La troisième est l'accompagnement des bénévoles référents alcool. Et enfin, la quatrième mission de Laury est la formation des partenaires et des équipes internes aux questions d'addictions, de précarité et de santé mentale.

Les personnes rencontrées ont connu des expériences les ayant exposées à la violence psychologique et physique, à des accidents de vie, à des abandons et à des ruptures qui les ont fragilisées sur plusieurs aspects de leur identité et ont entamé leurs ressources pour y faire face. Ces expériences ont généré une souffrance psychologique, pouvant aller

jusqu'au développement de troubles psychiatriques.

Les traumatismes liés à ces expériences amènent les individus à mettre en place des défenses psychiques, plus ou moins opérantes. La mémoire qui se veut structurante, permettant de s'ancrer et d'écrire son histoire peut devenir source de souffrance et de troubles.

À la rue, 30% des personnes ont été confiées à l'Aide Sociale à l'Enfance... Comme nous l'explique Laury, « c'est le début d'une vie compliquée psychologiquement à un moment où l'on construit des ressources pour faire face au monde ». Elles se construisent donc avec déjà des vulnérabilités. Certaines personnes arrivent à y faire face, d'autres non. Elles vont accumuler des accidents de vie, des problèmes d'insertion sociale et professionnelle. Cette accumulation d'épreuves met à mal l'individu et génère une souffrance supplémentaire liée à la violence d'origine sociale (la disqualification sociale).

« Notre rôle est d'aider la personne à expérimenter des relations dans les-

quelles elle est reconnue en tant que sujet et respectée dans toute sa dimension. Ainsi, pourra-t-elle se réapproprier et /ou acquérir une confiance en elle, puis mobiliser ses ressources afin de se mettre en mouvement et amorcer une démarche résiliente. »

« On va stimuler cette mémoire pour chercher des sources d'espoir et d'avenir permettant d'écrire une nouvelle page de leur histoire » nous raconte Laury. L'idée est de puiser dans ce qu'elles peuvent mobiliser pour aller de l'avant et ne pas être condamnées à être enfermées dans un ici et maintenant, sans perspective, condamnées à la survie qu'impose la vie à la rue. Il s'agit de la mémoire vivante, celle qui permet d'accueillir de nouvelles expériences, d'être dans une posture résiliente. Et cela est possible, en partie grâce à l'altérité que l'on va proposer dans les rencontres, mais également grâce à la fidélité et à la gratuité de cette présence. Dans ces rencontres, « l'individu est sujet et quand je suis sujet, je peux désirer, je peux être acteur » conclut Laury. ●

Merci à tous ceux qui soutiennent ce projet : Fondation Notre Dame/ Fondation Marie-Eugénie Rose/ Fondation Dumont l'Arche de Vie/ Fondation Nehs/ Financière de l'Echiquier/ Fondation Bouygues/ Fondation Monoprix



3 QUESTIONS À

Maria Biedrawa

Ma formation initiale est celle d'éducatrice spécialisée. J'ai longtemps, et avec beaucoup de joie, travaillé dans l'accompagnement des personnes ayant un handicap intellectuel et psychique, d'abord dans un contexte médico-social en Autriche, ensuite dans des communautés de l'Arche au Royaume Uni et en France, et ces 17 dernières années dans la formation continue. Je me suis intéressée à la résolution non-violente des conflits dans une dimension médico-sociale mais aussi sociétale. J'ai donc ajouté à mon bagage une formation d'intervention civile de paix et de diaconie de paix, et une formation comme logothérapeute (la thérapie par le sens) pour mieux accompagner les personnes ayant vécu des traumatismes, que ce soit dans la rue à Paris, en raison de l'exclusion due au handicap, ou des personnes traumatisées par des conflits armés en Afrique subsaharienne. Pendant 17 ans, et avant de prendre ma retraite, j'ai régulièrement travaillé avec les équipes des Captifs.

Dans le cadre de votre travail de formatrice vous avez rencontré certains « Captifs » de l'association. Qu'en reprenez-vous ?

Mon premier contact avec l'association a eu lieu 2 ans après la mort soudaine du Patrick Giros. J'ai alors rencontré une association traversant une zone de turbulence qui aurait pu être fatale, car elle n'était pas du tout préparée à vivre la période qui a suivi le décès du fondateur. Petit à petit, cette association a su ajouter à des fondements solides au niveau spirituel un sens des pratiques et un savoir-faire qui ont permis de forger une identité et d'aller de l'avant. Je retiens surtout l'aspect de la simple présence, la rencontre « les mains nues », et le courage d'afficher l'identité catholique. J'ai grandi et vécu proche des pays derrière le rideau de fer. La rencontre avec mes pairs de l'autre côté du rideau m'a toujours fait penser que la pire des pauvretés était la privation de Dieu et de la dignité qui découle du fait que nous sommes à son image. Quant à la présence, elle dit quelque chose de notre commune humanité, de notre commune dignité. Elle est ce geste non-violent par excellence par lequel l'autre – et surtout la personne violentée – peut venir à l'existence, le geste qui crée cet autre en nous que nous espérons tous tant. Sans cette présence à la fois existentielle et spirituelle, tout corpus de pratiques ne serait que « du cuivre qui résonne ».

« Mémoire », c'est le thème de ce magazine. Dans l'accompagnement des personnes ayant connu un ou plusieurs traumatismes dans leur vie, faire mémoire du trauma est-il une bonne ou une mauvaise idée ? Pourquoi ?

« De toute façon, le trauma, conscient ou enfoui, est là et agit. »

De toute façon, le trauma, conscient ou enfoui, est là et agit. Si la personne est consciente, il vaut mieux mettre des mots qui soignent les maux. Dans l'écoute des personnes traumatisées, je pense souvent aux paroles du Concile Vatican II : « Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur. [...] La communauté des chrétiens se

reconnaît donc réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire. ». Ces paroles se traduisent par le geste qu'est la présence et le geste devient à son tour parole et message : tu as encore ta place dans la famille humaine, tu es unique. Encore faut-il vouloir écouter en quoi elle est unique, au risque d'entendre

l'insupportable, au risque de partager des moments où nous nous sentons dans l'impuissance de faire, tout en étant convoqués dans notre capacité d'être.

Alors comment faire ?

Mettre les recettes (bonnes pratiques etc.) à leur juste place : elles sont des aides, souvent indispensables, mais elles ne sont que cela. Pour le reste, si nous voulons révéler l'humain en chacun, au sens noble et plénier, devenons humain, au sens noble et plénier. Au début de ma vie professionnelle, j'ai eu entre les mains un livre d'un grand pédagogue suisse, Paul Moor, intitulé : Mûrir, croire, oser. À vrai dire, je n'ai lu que le titre de ce livre. N'empêche que ces trois verbes m'accompagnent depuis 45 ans. Il y a des mémoires qui s'écrivent en vivant, et personne ne le fera à notre place. ●



Témoignage d'Emmanuel, personne accueillie de Paris Centre

Emmanuel et Aude, sa travailleuse sociale en avril dernier.

Dans ce témoignage, Emmanuel nous raconte les événements marquants de sa vie. De ses années de rue, à sa vie actuelle, en passant par les retrouvailles avec son fils ; il nous livre son histoire à cœur ouvert.

Emmanuel a aujourd'hui 41 ans. Il vit dans un appartement partagé entre volontaires et personnes sans-abris grâce à l'Association pour l'Amitié (APA) et il suit une formation de paysagiste grâce au dispositif Ateliers et Chantiers d'Insertion (ACI). Sa vie actuelle est stable et confortable, mais cela n'a pas toujours été le cas. Emmanuel sort de quatre longues années à la rue. Il a vécu ce que l'on appelle un « burn-out », c'est-à-dire un état d'épuisement physique, émotionnel et mental. À l'époque, une accumulation d'événements vont le vider intégralement ; perte d'emploi, divorce, mauvaises rencontres ... Il nous confie, « Du jour au lendemain, tu n'as plus envie de rien, tu ne manges plus, tu ne penses plus, alors tu abandonnes. Un matin, j'ai fait mon déménagement sur le trottoir, j'ai laissé tout ce que j'avais de matériel et je suis parti avec juste un sac et quelques photos. ».

Entre 2015 et 2019, Emmanuel passera ses nuits à marcher dans les rues de Paris,

indéfiniment, sans s'arrêter et se réfugiera le jour dans un petit coin caché de l'église Saint-Gervais, pour se reposer à l'abri de l'agression permanente de la rue.

Pendant ces années de solitude, il a beaucoup de temps pour se plonger dans ses pensées et réfléchir à ses années de vie « normale » et une des choses qui lui fait particulièrement mal est de se dire que même s'il avait une famille et des amis, « le jour où tu disparaissais, personne ne te cherche, tu n'existes plus ».

Un jour, Emmanuel a un déclic : il doit retrouver son fils. Il pensait à lui tous les jours et un jour il s'est dit qu'il fallait absolument qu'il le revoie, « Mon fils va avoir 18 ans et la dernière fois que je l'ai vu il en avait 14, je dois rattraper le temps perdu tant qu'il en est encore temps ! ». Dès qu'il a eu son déclic, tout s'est

enchâiné très vite pour Emmanuel qui avec sa volonté de fer et l'accompagnement de sa travailleuse sociale Aude, a

accompli un beau travail de réinsertion en à peine 1 an : une domiciliation, une formation, un travail et un logement.

Mais Emmanuel a surtout repris contact avec son fils et c'est tout ce qui compte. Il est très content de dormir au chaud, d'avoir un nouveau métier qui lui plaît, mais le plus important c'est qu'il a retrouvé son fils, « Là demain, il peut m'arriver n'importe

quoi, ce n'est pas grave j'ai retrouvé mon fils, je suis serein. »

L'accompagnement des Captifs qu'il considère comme sa famille d'adoption et l'envie de renouer avec son fils ont été un véritable moteur pour Emmanuel qui mène aujourd'hui une vie heureuse. ●

« Mon fils va avoir 18 ans et la dernière fois que je l'ai vu il en avait 14, je dois rattraper le temps perdu tant qu'il en est encore temps ! »

Témoignages de bénévoles



Séjour neige en 2015 à Passy en Haute Savoie avec l'antenne de Paris Centre.

Florence Bladier devient bénévole de l'association dès 1998. Aujourd'hui médecin à la retraite, elle s'engagera au fil de ces 23 années en précarité et en prostitution. Dans ce témoignage, elle évoque pour nous ses « mémoires » de Patrick Giros, fondateur des Captifs qu'elle a bien connu.

Son engagement commence à l'antenne Lazare, où là-bas elle accompagne de jeunes garçons qui ont approximativement l'âge de ses enfants. Plus tard, l'antenne de Paris Centre cherchera un médecin, Florence sera alors salariée des Captifs une journée par semaine pendant quelques années. Après cela, elle redeviendra bénévole pour s'engager à nouveau en tournées-rue et en permanences d'accueil dans plusieurs antennes. Florence se souvient de Patrick comme d'une « assez grande gueule » qui ne prenait pas de gants avec les gens : « Si on n'était pas content, on s'en allait. ». En effet, l'association était comme son enfant et il avait d'ailleurs beaucoup de casquettes à la fois : fondateur, père spirituel, collecteur de fonds... Pour Florence, l'héritage important que nous avons de Patrick, ce sont les tournées-rue. Effectivement, c'est lui le

« Il faut consentir à son impuissance. »

premier qui a initié cette démarche « d'aller vers », car dans les années 80, aucune association ne faisait de maraudes. Elle le cite : « Mon église est vide alors que la rue est pleine de monde, il faut que j'aille les voir ! ».

Le Père Giros lui avait dit un jour : « Il faut consentir à son impuissance. ». C'est ce qu'il avait compris au fil des années et ce qui est le plus difficile à comprendre pour les salariés et bénévoles encore aujourd'hui. « Au début on se retrousse les manches et on se dit que ça va marcher, ça va bouger et puis ça ne bouge jamais comme on voudrait, ça ne va jamais vers les chemins vers lesquels on passerait nous. C'est toujours déconcertant. » témoigne Florence. Ainsi, c'est en partie lorsque l'on comprend cela que l'on peut tenir son engagement le plus longtemps possible. La preuve en est avec Florence et ses 23 années d'engagement aux Captifs. ●



40 ans des Captifs

Patrick Giros en tournée-rue au Forum des Halles dans les années 90.

1981 – 2021 : cette année Aux captifs, la libération a 40 ans ! C'est un anniversaire que nous fêtons avec joie pour rendre grâce de ces 40 ans écoulés et de l'héritage reçu de Patrick Giros (prêtre du diocèse de Paris et fondateur de l'association), mais aussi pour rendre grâce pour les prochaines années ! Nous célébrerons cet anniversaire plus particulièrement en octobre 2021 et nous vous inviterons à y participer : nous vous tiendrons au courant en temps et en heure. Pour mieux rendre grâce nous vous proposons de contempler ces 40 ans en 4 fois. Pour ce numéro, nous commençons par les 10 premières années : 1981-1991.

Patrick, fort de son expérience auprès des loubards des quartiers nord de Paris dans les années 70, vicaire à Ste-Jeanne de Chantal depuis 1979, y crée Aux captifs, la libération en 1981 avec l'appui de paroissiens et notamment de Marie-Claude Caso. Pour reprendre les mots de celle-ci, l'objectif est « d'assurer une présence d'Église auprès d'une population fortement marginalisée : prostitués des deux sexes, drogués, alcooliques, clochards »¹. Les tournées-rues sont lancées par binômes, chaque semaine, à la même heure, sur le même trajet et à mains nues sans proposer autre chose qu'une rencontre. Et quand les personnes de la rue les interpellent, les binômes répondent: « [vous avez] du prix à nos yeux et nous aimerions [vous] aider comme témoins de l'amour et de la miséricorde de Dieu. »². Dans cet esprit, les prières-rues sont lancées : « Une fois par mois, une réunion de prière rassemble une quinzaine de prostitués (hommes et femmes) et des paroissiens. Pendant une heure, on médite l'évangile, on chante les psaumes, on prie

ensemble »³ et Patrick précise que le repas qui suit est « frugal ». C'est ainsi que les fondamentaux de l'association sont posés dès le départ : « L'identité chrétienne et la communion avec les pauvres sont les bases essentielles »⁴. La charte écrite en 1986 le formule ainsi : « Envoyés par l'Église au milieu des pauvres, nous voulons témoigner de la tendresse de Dieu qui donne la paix à tous les hommes [...] nous sommes appelés à édifier l'Église avec les gens de la rue. ». Quand Patrick est nommé courant 1983 par Mgr Lustiger, archevêque de Paris, comme chapelain de St-Gilles-St-Leu, il fait un diagnostic terrible du centre de Paris : « Ce qui m'a frappé dans ce quartier, ce n'est pas seulement la prostitution, c'est le complexe Forum – rue St Denis – Beaubourg. Le Forum est d'abord un temple de l'argent [...]. La rue St Denis, c'est bien sûr le temple du sexe, enfin Beaubourg est le temple de la culture, et l'espace autour du centre Pompidou honore d'autres idoles. »⁵. Il précise la façon dont l'association aborde cette situation : « L'approche d'un tel ensemble est très délicate. Sans

y échapper complètement nous avons tenu à limiter au maximum l'aspect « aide sociale ». Notre rôle est de préserver une dimension missionnaire. »⁶. De cette expérience est inspirée la fin de la charte : « Accueillant la soif des gens de la rue, nous voulons dévoiler la crise spirituelle dans laquelle nos villes riches sont enfouies et porter au monde l'espérance du Christ. », point que Patrick évoquera comme insuffisamment développé par l'association dans un entretien début 2000. Fin 1990, l'association élargit ses bases avec plusieurs équipes à Paris : une à Ste-Jeanne de Chantal, une à Lazare (point d'accueil pour les jeunes sur la paroisse St-Honoré d'Eylau), une à St-Leu-St-Gilles, et une à St-Louis d'Antin, ainsi qu'une en projet à St-Ferdinand. Le tout représente 40 volontaires et 12 salariés... et à l'époque quand on parle de l'association de manière raccourcie on dit « la rue », ... aujourd'hui on dit « les Captifs » ! ●

1. Horizon – Revue paroissiale de St Ferdinand des Ternes, Paris, décembre 1990 / 2. Ibid / 3. Paris Notre Dame, 1988, N° 229 / 4. Revue italienne Nuovi Arrizonti, décembre 1990 / 5. France Catholique, avril 1985 / 6. Ibid



Père Emmanuel Schwab
Aumônier de l'association

Mémorial

C'est la mémoire qui nous permet de vivre le temps qui passe. Elle engrange instant après instant les événements de notre vie et en tisse un récit, une mémoire. Heureusement, nous ne conservons pas tout dans notre mémoire consciente. Mais chaque chose est engrangée.

La mémoire fonctionne à la fois de manière autonome et de manière contrôlée. Autonome, elle enregistre tout. Contrôlée, elle peut enregistrer quelque chose qu'on a décidé de retenir, elle peut fournir des souvenirs à celui qui cherche à se rappeler quelque chose, et elle peut laisser reposer des souvenirs si on ne sollicite pas leur rappel. C'est en ce sens que l'oubli est une faculté de la mémoire et qu'on peut travailler à oublier — sans toujours y parvenir...

Mais je voudrais ici m'arrêter sur une expression qu'on retrouve souvent dans la Bible : « faire mémoire ». L'homme est appelé à faire mémoire de Dieu (Exode 3,15 ; Isaïe 26,8 ; 26,13) et de son œuvre (Ex 17,14 ; Deutéronome 16,3 ; Sagesse 18,22). Mais de son côté aussi, il nous est dit que Dieu fait mémoire (Nombre 10,9 ; Tobie 12,12 ; Siracide 35,09). L'exemple le plus touchant de cela est l'épisode de la fin du déluge. Après que Noé et toute sa troupe furent sortis de l'arche, « Dieu dit encore : "Voici le signe de l'alliance que j'établis entre moi et vous, et avec tous les êtres vivants qui sont avec vous, pour les générations à jamais : je mets mon arc au milieu des nuages, pour qu'il soit le signe de l'alliance entre moi et la terre. Lorsque

je rassemblerai les nuages au-dessus de la terre, et que l'arc apparaîtra au milieu des nuages, je me souviendrai de mon alliance qui est entre moi et vous, et tous les êtres vivants : les eaux ne se changeront plus en déluge pour détruire tout être de chair. L'arc sera au milieu des nuages, je le verrai et, alors, je me souviendrai de l'alliance éternelle entre Dieu et tout être vivant qui est sur la terre." » (Genèse 9,12-16). La logique voudrait que l'arc-en-ciel rappelât au peuple que Dieu a fait alliance avec lui.

Mais la délicatesse de Dieu procède à l'inverse : Dieu dit qu'il se souviendra, lui... comme s'il pouvait oublier !

« Faire mémoire », c'est se souvenir volontairement d'un événement, d'une promesse. C'est se souvenir en continue des bienfaits de Dieu pour son peuple et se souvenir de ses promesses. Ce qui se fait assez spontanément lorsque nous sommes en butte à un souci, une injustice, un traumatisme, il s'agit de le faire volontairement quant aux bienfaits et aux engagements de Dieu. Selon une belle formule du prophète Isaïe, nous sommes appelés à « tenir en éveil la mémoire du Seigneur » (62,6).

Chaque histoire humaine comporte ses blessures — parfois graves et profondes —, ses traumatismes, ses regrets, ses remords. Comme l'exprime bien ce dernier mot, quelque chose "mord à nouveau" et parfois sans cesse. L'accompagnement psychothérapeutique peut grandement aider à assumer toutes ces blessures et à sortir d'une incessante "morsure à nouveau". Mais sur le plan spirituel, il y a

aussi un travail à faire. Lorsque pendant l'exil à Babylone, le Seigneur promet à son peuple de le délivrer du joug du roi de Babylone et de le faire revenir sur sa terre, il dit : « Ne faites plus mémoire des événements passés, ne songez plus aux choses d'autrefois. Voici que je fais une chose nouvelle : elle germe déjà, ne la voyez-vous pas ? Oui, je vais faire passer un chemin dans le désert, des fleuves dans les lieux arides. » (Isaïe 43,18-19). Nous n'avons certes pas tout pouvoir

sur notre mémoire mais cependant nous pouvons guider nos pensées, repousser et repousser encore les assauts des souvenirs pénibles, et faire ressortir de notre mémoire le bien qui nous a été fait et les paroles qui nous ouvrent un avenir. Cette mémoire des œuvres de salut de Dieu se rassemble

en un mémorial. Ce mémorial est un acte qui rend présent l'œuvre de salut de Dieu et nous permet de l'accueillir toujours à nouveau. Il en est ainsi de la Pâque juive. Lorsqu'aujourd'hui les juifs célèbrent Pessah, ils ont bien conscience que Dieu les fait encore et à nouveau sortir de l'esclavage d'Égypte. Lorsque nous célébrons l'Eucharistie, c'est l'événement unique de la mort et de la résurrection du Christ Jésus qui nous est rendu présent et auquel nous sommes rendus présents. Dans le mémorial, nous ne faisons pas qu'évoquer le souvenir d'un événement du passé : cet événement est rendu présent et par ce fait même agit dans notre vie. Dans le mémorial de l'Eucharistie, nous accueillons en nos vies la puissance de la résurrection de Jésus. ●

« Faire mémoire, c'est se souvenir volontairement d'un événement, d'une promesse. »



**« La beauté sauvera le monde »,
c'est sur ces mots de Dostoïevski
que nous sommes appelés à voir dans
chaque être cette parcelle de la création
qui vit en nous, ce feu, cette étincelle
de vie qui est notre véritable demeure
spirituelle. L'espérance des mots de
l'auteur à l'époque d'un climat agité
en Russie est toujours d'actualité car
ce sont des paroles qui transcendent
le monde, elles sont au-delà du présent.**

Philippe



Mains nues

Directeur de la publication :

Jean-Damien Le Liepvre

Directeur de la rédaction :

Thierry des Lauriers

Rédactrice en Chef :

Clémence Noton

Rédaction :

Jean-Damien Le Liepvre,
Emmanuel Schwab, Thierry
des Lauriers et Maria Biedrawa

Graphisme : Christophe Roger

Impression : Antoli Imprimeur

Photos : Diocèse de Reims et Marine Clerc

Premier partenaire :



Aux captifs, la libération :

association loi 1901

33 avenue Parmentier

75011 Paris

Tél: 01.49.23.89.90

siege@captifs.fr

www.captifs.fr

L'association est habilitée à recevoir des dons, legs, donations et assurances-vie.